

pour profiter des observations justes qui sont exposées ainsi devant le pays.

Un Gouvernement ne doit pas être confondu avec les dépositaires de l'administration subalterne, et il ne doit pas non plus être rendu responsable des excès où un zèle inconsidéré peut les emporter.

Mais, à leur tour ceux-ci ne doivent pas proclamer comme attaque contre le gouvernement toute réclamation suscitée par leur propre fait. Voici l'observation judicieuse faite par M. Emile Keller sur l'état de la presse en France, toute la force en tombe surtout sur le comité de l'esprit public, qu'il est bon d'avertir quand il se trompe.

Le portrait est bien fait et de main de maître, nous espérons qu'il sera d'un enseignement salutaire :

« La commission du colportage a, tout-à-coup, repoussé comme dangereux, tous les livres parlant du Saint-Siège. Le Ministre de l'Intérieur a fait une circulaire pour empêcher la propagation d'une innocente petite brochure que la loi ne pouvait atteindre, mais qui avait le tort de s'être vendue à près de 200,000 exemplaires. En même temps on propageait des biographies de Garibaldi, des chansons contre Lamoricière, des pamphlets contre la Papauté. Un puissant tacticien, le directeur de la presse, a trouvé moyen d'organiser, de discipliner, d'enrégimenter les indomptables soldats de la pensée.

« En province, plus de 500 journaux (car on ne peut admettre que dix-huit ou dix-neuf exceptions) se font les échos de l'agence Havas, et du bureau de l'esprit public.

« A Paris, le *Siècle* et l'*Opinion Nationale* forment l'avant garde.

« Au centre, marchent gravement le *Constitutionnel* (on rit), la *Patrie*, la *Presse*, le *Temps* et les *Débats* eux-mêmes, que les charmes du libre-échange et les grâces de l'unité italienne ont fini par guérir de leur farouche indépendance.

« Enfin le *Pays*, (On rit en remarquant l'honorable M. Granier de Cassagnac assis auprès de l'orateur) enfin le *Pays* forme à lui seul l'arrière garde ; il couvre les positions que l'on veut abandonner ; il rassure les consciences honnêtes, en soutenant le dernier, que Garibaldi est libustier et que les événements en train de s'accomplir n'auront jamais lieu. (On rit.) J'espère que mes paroles ne peuvent aucunement blesser un collègue dont j'honore les intentions et qui s'estimerait fort heureux, j'en suis sûr, le jour où un changement de front le placerait à l'avant-garde.

« Enfin il faut bien, pour divertir les spectateurs, quelques modestes adversaires sur qui tombent tous les coups, toujours debout et toujours battus. Mais que ces ennemis de parade se gardent bien de passer une certaine résistance permise. Quelquefois l'*Univers* a mis les rieurs de son côté ; on l'a supprimé pour faire place à l'*Opinion Nationale* et au *Temps* ; le succès de la campagne est ainsi assuré. »

La mort de M. de Cavour a agité bien des esprits, quelques-uns ont cru voir le dernier frein enlevé à la Révolution ; d'autres ont pensé que tout allait être remis en question, et qu'on en reviendrait simplement au moment où M. de Cavour s'était emparé de la direction

de cette nouvelle politique italienne, qui a fait tant de ruines et qui a causé tant d'inquiétudes.

Mais il n'en va pas ainsi des choses humaines ; ce qui est particulier à M. de Cavour s'en ira peut-être avec lui, mais les circonstances qu'il a trouvées et dont il s'est servi pour le triomphe de ses idées, ces circonstances resteront et présenteront pendant longtemps encore les mêmes épreuves et les mêmes difficultés.

Seulement depuis un an des craintes d'une part et des illusions de l'autre ont dû se dissiper, la Révolution ne sera pas plus maîtresse, pour toujours, en Italie, quelle ne peut dire qu'elle la jamais été définitivement nulle part.

Cet état violent de crise qui plaît à certains esprits pervers, à cause de sa violence même et de ces emportements, ne peut durer longtemps et ne peut rien fonder d'acceptable ni de durable.

Par conséquent, après avoir espéré la concentration de toute l'Italie sous une seule main, affranchie de tous les principes moraux et religieux, il faudra nécessairement en revenir à quelque chose de plus calme et de plus modéré, qui ressemblera peut-être, trait pour trait, à la fédération proposée il y a deux ans, et où les différentes contrées de l'Italie, si diverses par le caractère, les mœurs, les inclinations, se coordonneront en se félicitant d'avoir échappé à un ordre de choses dont elles ont pu apprécier tous les malheurs et tous les inconvénients dans les jours qui viennent de s'écouler.

De tristes nouvelles nous sont arrivées de la Rivière Rouge depuis un an, d'abord l'incendie de la Cathédrale ; ces jour-ci la nouvelle d'un autre incendie qui aurait détruit des valeurs considérables pour les colons ; et enfin la mort de la rév. Sœur Valade, fondatrice et supérieure de l'hôpital de St. Boniface.

Mgr. Taché va bientôt arriver à Montréal, nous espérons que le digne Evêque trouvera l'accueil que lui méritent ses vertus comme ses pénibles épreuves.

Si l'on pensait à l'importance immense des ces premiers établissements et leurs résultats pour l'avenir, il suffirait d'en dire un seul mot pour que les désastres fussent, sinon réparés complètement, au moins compensés suffisamment pour les besoins du présent.

C'est ce que nous voulons croire : nous aimons à penser que le dévouement du jeune Evêque, ses travaux depuis tant d'années, son courage héroïque parleront éloquemment, en présence de si grands malheurs, en faveur d'une œuvre qu'il a jugée si grande et si importante, qu'il a quitté son pays et a renoncé à la gloire qu'il y aurait trouvé incontestablement, pour s'en aller si loin s'y consacrer tout entier.

Nous reproduisons la notice de la Sœur Valade et la lettre de Mgr. Taché :

« La rév. Sœur Valade, Sœur de Charité de l'Ho-